

**Mikaël Hirsch**

*Le  
Syndrome  
du golem*

**le dilettante**

*Le Syndrome du golem*

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

*L'Assassinat de Joseph Kessel*, Serge Safran, 2021

*Quand nous étions des ombres*, Intervalles, 2016

*Libertalia*, Intervalles, 2015

*Notre-Dame des vents*, Intervalles, 2014

*Avec les hommes*, Intervalles, 2013

*Les Successions*, L'Éditeur, 2011

*Le Réprouvé*, L'Éditeur, 2010

(réédité aux éditions J'ai lu en 2011)

*OMICRoN*, Ramsay, 2007

POÉSIE

*Chants de partout et d'ailleurs*, Librairie-Galerie Racine, 2000

THÉÂTRE

*Faire bouillir le chevreau dans le lait de sa mère*,  
pièce co-écrite avec Émile Brami, festival d'Avignon, 2012



Mikaël Hirsch

*Le Syndrome du golem*

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6<sup>e</sup>

© le dilettante, 2022

ISBN 979-10-308-0056-2

Couverture: Camille Cazaubon

*À la part de Suisse qui est en chacun de nous.*





*La frontière ne pourra donc être tracée que dans la langue,  
et ce qui est au-delà de cette frontière sera simplement  
dépourvu de sens.*

Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 1921

*Tous les natifs s'entendent contre nous.*

Edmond About, *Le Roi des montagnes*, 1857



À la frontière du Valais et du canton de Berne, sur le flanc méridional du Wildstrubel et dominant le glacier de la Plaine morte, il existe une vallée profondément encaissée et seulement accessible depuis les airs. Comme certaines zones fertiles et pourtant impénétrables du massif alpin furent épargnées par la guerre de Trente Ans, comme le monastère de Shangri-La est resté jusqu'à ce jour invisible aux profanes, aucun voyageur n'y a jamais pénétré. Ses flancs escarpés la dissimulent au reste du monde et aucun col n'en facilite l'accès. En son cœur gît un lac vert qu'on qualifierait d'insondable si quiconque avait essayé d'en atteindre le fond. Des légendes courent sur ce lieu interdit où vivraient les fées et les hommes sauvages. On ne cherche pas à y aller, car il est encore des endroits à la surface de la Terre où l'humanité n'a pas sa place, mais les anciens bouviers qui pratiquaient la transhumance en parlaient à la veillée sans jamais l'avoir vu, preuve qu'il existe tout de même puisqu'il serait vain de nommer ce qui n'a jamais été. Dans un murmure craintif et respectueux, les yeux brillant d'une lueur peu commune, l'ombre de leurs mains portée sur les murs de bardeaux par le feu d'une chandelle de suif, ils l'appelaient *Geheimnistal*.



Durant l'été 1982, le camarade Iouri Andropov, alors directeur du KGB, fut convaincu par un ensemble d'éléments concordants que les États-Unis préparaient une attaque surprise contre l'Union soviétique. Les rapports alarmistes convergeaient tous vers sa datcha de Crimée. Les bombardiers du *Strategic Air Command* se relayaient nuit et jour, longeant les frontières, ceinturant le vieil empire décati. Les guêpes étaient prêtes à déferler en essaim sur la future charogne. Les réformes attendraient bien encore un peu, car la paranoïa de vieillards médaillés semblait être une réponse plus efficace aux problèmes structurels. Les soldats de l'Armée rouge revenaient de Kaboul ou de Khost dans des cercueils plombés et couverts de drapeaux. Andreï Sakharov écrivait pour la troisième fois ses mémoires dans la banlieue de Gorki, car les deux précédentes moutures lui avaient été dérobées par la police. Enfin, les missiles s'accumulaient dangereusement en Europe, de part et d'autre d'une immense balafre qui n'en finissait plus de diviser le monde.



I

L'INSTITUT





Les falaises couvertes d'une végétation dense plongeaient dans les eaux sombres et tranquilles du lac Léman. Un ressac induit par le seul mouvement des hors-bords léchait les rochers de manière irrégulière avant de se retirer dans un bruit de siphon. Et le soleil filtré par les nuages épars miroitait sur cette grande étendue plane. Au loin, les coteaux couverts de vigne cédaient la place aux véritables montagnes et l'on distinguait à leur sommet les neiges éternelles qui maculaient des alpages aux allures fauves.

Arnaud Vogel venait d'avoir douze ans lorsque ses parents le conduisirent à l'embarcadère. Son père avait garé la Rover dans une ruelle de Saint-Gingolph, située près de la rive, en contrebas de la rue Nationale et de son poste de douane. Il leur suffit de quelques mètres à peine pour traverser le cours encaissé de la Morge et la frontière qu'il symbolisait, échappant ainsi à pied aux questions de la police et aux déclarations. À première vue, la Suisse, avec ses maisons roses aux tuiles bicolores et ses sentes un peu fanées sans l'ombre d'un passant, n'avait rien de cette *terra incognita* qu'il avait imaginée. Les volets clos et les commerces fermés en ce jour de fête nationale donnaient l'impression d'une torpeur historique, comme une sieste qui ne finirait jamais. Le soleil paraissait

suspendu aux trois quarts de sa course, projetant sur le sol des ombres difformes.

Arnaud tirait derrière lui une énorme valise dont le poids le freinait dans sa course. Le bruit des roulettes sur le sol inégal se réverbérait sur les façades aux couleurs fades et au crépi usé. Il emportait tous les vêtements dont il disposait, des livres, ses jouets préférés. Le gros de ses affaires l'avait précédé dans une malle. Et sous le linge de corps, les « tricots de peau », comme aurait dit sa mère qui n'avait jamais utilisé le terme « tee-shirt », se trouvaient des liasses de billets à l'effigie de Blaise Pascal et mêmes quelques lingots, car François Mitterrand s'évertuait à priver les honnêtes citoyens des fruits de leur labeur.

La bourgeoisie, qui formait déjà la seule véritable Internationale, envoyait désormais ses enfants dans les *boarding schools* helvétiques, comme elle les avait envoyés au siècle précédent dans des sanatoriums d'altitude, à Davos ou ailleurs. Il n'était plus question de soigner la tuberculose ou de masquer la langueur causée par les trépidations de la ville, mais bien d'assurer la survie d'une espèce.

Depuis plus d'un an, Alexandre Vogel abreuvait son fils de commentaires anxieux sur l'entrée des communistes au gouvernement, la dévaluation du franc par Pierre Mauroy et l'arrivée des troupes du pacte de Varsovie. Il était pacifiste et craignait l'imminence de la guerre sinon la collectivisation inévitable de la propriété privée. Comme son père avant lui avait prédit l'arrivée des Allemands, il était convaincu que l'élection des socialistes préfigurait une invasion bolchévique. Il avait donc décidé que le départ d'Arnaud pour l'institut Petr-Ginz serait une bonne occasion de sanctuariser ses économies dans un coffre de l'Union des banques suisses. De l'autre côté du lac, un intermédiaire attendrait le garçon et récupérerait le magot, moyennant une commission d'usage.

On ne poserait pas de question. C'était la coutume. Et si les contrôles s'étaient soudain renforcés à la demande du gouvernement, engendrant ainsi d'interminables bouchons près des postes-frontières, le père de famille savait qu'on ne fouillerait pas un enfant en vacances, innocent par nature. L'expédition alpine devait ainsi permettre de faire d'une pierre deux coups. Le fils serait mis à l'abri aussi bien que les économies. C'était donc l'avenir de la famille Vogel, rien de moins, qui se jouait là, sur cette Riviera un peu surannée et qui ne ressemblait en rien à l'idée qu'Arnaud avait préconçue. Où étaient donc les chalets et les vaches, les lutteurs en culottes de peau et leurs cors des Alpes qu'il s'était attendu à trouver dès le passage de la frontière, comme si cette dernière avait été plus qu'une ligne imaginaire séparant deux moitiés d'un même village, une scission véritable entre deux mondes différents?

Le pacifisme dans la famille Vogel confinait à la religion. Traumatisé par la Seconde Guerre mondiale, l'aïeul avait rejeté toute forme de nationalisme, sans pour autant succomber aux charmes d'autres sirènes. Le socialisme se prétendait universel mais s'avérait patriote et belliqueux. Partisan d'une troisième voie originale, il vouait donc un culte au docteur Ludwik Zamenhof, fondateur de l'espéranto, langue qu'il avait apprise tout seul avant de l'enseigner à ses propres enfants.

Élevé dans une crainte rétrospective, Alexandre avait souvent l'impression d'avoir traversé la défaite et l'Occupation sans même les avoir vécues. Longtemps, il s'était réveillé en hurlant, assailli par des souvenirs d'emprunt. Sa vie, dans l'immédiat après-guerre, avait consisté à attendre le retour du conflit inévitable. La communauté européenne ne lui semblait pas être un garde-fou suffisant et maintenant que les armées se massaient de nouveau des deux côtés du rideau de fer, il avait le sentiment à la fois terrible et particulièrement jouissif

d'avoir eu raison contre toute attente. D'aucuns construisaient des abris antiatomiques sous leur jardin. D'autres signaient des pétitions en faveur du désarmement. On l'avait traité de fou, mais il avait eu raison de perpétuer ainsi la tradition familiale. Dans un élan utopique, il avait même devancé les aspirations de son propre père en faisant de l'espéranto la langue maternelle de son fils unique. Arnaud était devenu malgré lui un *denaskulo*, un de ces natifs censés renouer avec la langue adamique universelle, garante des échanges et de la paix mondiale. Leur mission consisterait à faire oublier la tour de Babel. Ils n'étaient que quelques centaines de par le monde, un petit groupe de pionniers que la génération précédente avait investi d'un mandat quasi sacré et pour qui l'institut Petr-Ginz représentait la terre promise. Depuis toujours, on lui vantait les mérites de cette école particulière, fondée par le milliardaire Peter Lantos et dissimulée dans un lieu tenu secret. D'après la rumeur, les natifs y vivaient entre eux, coupés du monde, formant ainsi une avant-garde. On s'était inspiré de ces Allemands de Rhénanie-Palatinat qui avaient fondé au Brésil une communauté dans le *Rio Grande do Sul* et dont le dialecte, baptisé *hunsrückisch*, s'était mêlé de portugais pour devenir une langue à part. Loin des partis politiques ou des professions de foi, ignorant les disparités culturelles de toutes sortes, on forgeait dans ces montagnes le véritable homme nouveau, celui qui empêcherait le conflit à venir, ou y survivrait le cas échéant, et repeuplerait la Terre.

La famille Vogel finit par s'extraire du dédale de venelles et se retrouva en plein soleil sur la berge. *Le Rhône* accostait à peine, réduisant le fracas de ses deux roues à aubes afin de manœuvrer à l'approche du ponton. C'était un long bateau blanc, effilé comme un cygne et tout droit sorti du XIX<sup>e</sup> siècle, avec ses mâts inutiles, sa cheminée noire et ses manches à air à la gueule cramoisie. Sur le quai, un marchand ambulant